



LE CONSEILLER DES DAMES

Avril 1851.

Journal d'économie domestique & de travaux d'aiguille.

169, rue Montmartre.

Ayuntamiento de Madrid

Paris, l'an 10, francs. Province, 12 francs.



1658

Avril 1851

LE CONSEILLER DES DAMES

Journal d'économie domestique & de travaux d'aiguille.

169, rue Montmartre.

Paris. Un an, 10 francs. Province, 12 francs.

Ayuntamiento de Madrid



LE CONSEILLER DES DAMES

AVRIL 1851.

Chronique des Salons.

Nous voici au temps des giboulées, mesdames, et le ciel nous offre le plus bel exemple d'inconstance qu'il soit possible de donner. Tantôt riant et paré de son plus beau soleil, il inspire la gaité, éveille la joie, et fait naître en nous ce sentiment de douce félicité que procure toujours l'approche du printemps; tantôt sombre et gris, chargé de grêle et de pluie, il pousse à la tristesse, donne envie de pleurer, et fait courir par tout notre corps ce frisson qui nous prend d'habitude à l'aspect de l'hiver.....

Mais que vais-je vous parler du soleil et de la grêle, du printemps et de l'hiver, du mois de mars et de ses continuelles contradictions? J'ai bien le loisir, vraiment, de vous entretenir de la pluie et du beau temps! Aurais-je, d'aventure, la prétention de vous apprendre quelque chose, en vous disant qu'il fait beau et vilain presque aussitôt? comme si vous ne connaissiez point tout aussi bien que moi les giboulées! comme si nous n'en voyions point chaque jour au ciel, en politique et dans le monde! Mais la vie n'est-elle pas un mois de mars perpétuel, une giboulée constante? et n'avons-nous pas le droit de nous écrier :

— Giboulée!... giboulée!... Tout n'est que giboulée!!...

Voyez ce jeune ménage, à peine arraché aux premières douceurs de la lune de miel, qui se sourit le matin et se dispute le soir...

Giboulée !

Cet homme politique qui défendait hier une opinion, et qui aujourd'hui en affiche une autre...

Giboulée !

Ce puissant de la Bourse qui, le matin, s'éveille riche et considéré, et qui, le soir, se couche pauvre... et failli...

Giboulée !

Ces souverains eux-mêmes qui, la veille, assis sur leur trône, prennent le lendemain le chemin de l'exil...

Giboulée ! giboulée !

Le contraste est la loi de la vie... Et voilà sans doute ce qui nous explique pourquoi nous avons eu tant de bals ce carême, et comment nos élégantes paroissiennes font marcher de front la religion et le plaisir, la danse et le sermon.

— Une pareille anomalie !... c'est impossible ! s'écrieront beaucoup d'entre vous, mesdames.

Mais je les prierai de se souvenir du proverbe qui dit que les extrêmes se touchent, et de se rappeler qu'une grêle glacée battait à l'instant les vitres de leurs fenêtres, chaudes encore des rayons du soleil qui les frappaient tout à l'heure. Et puis, soyons justes, quand la belle paroissienne a été entendre le sermon le matin, elle apporte, le soir, au bal un esprit plus grave, plus réfléchi, et cela lui fournit un sujet de conversation... onctueuse... Qui sait ? peut-être fera-t-elle un prosélyte, et son polkeur ou son mazurkeur deviendra-t-il, grâce à elle, un des auditeurs les plus empressés du prédicateur en renom ?

Vous voyez que la morale y gagne... et que la danse n'y perd rien !

Donc nous avons eu beaucoup de bals, ce carême. A un des derniers auquel j'assistais, je me trouvai à portée d'entendre la conversation suivante, que je ne puis m'empêcher de rapporter ici, ne fût-ce que pour prouver ce que je viens d'avancer. On dansait un quadrille, pour n'en pas perdre tout à fait l'habitude ; et je faisais *tapisserie*, je l'avoue en toute humilité : j'avais vu passer devant moi bon nombre de cavaliers, mais aucun ne s'était approché pour me dire la phrase consacrée :

— Madame, voulez-vous me faire l'honneur de danser avec moi la prochaine contredanse ?

Vous dire que je n'enrageais pas tout bas, ce serait un peu mentir, et je ne le veux pas. Cependant, je pris bientôt mon parti et je cherchai à m'occuper. Or, que faire en un bal, quand on ne danse pas, à moins que l'on n'écoute ? Telle fut mon occupation. J'avais devant moi un couple de danseurs : le cavalier était assez insignifiant, mais la danseuse était une charmante blonde, aux yeux noirs. Je me rappelai l'avoir vue plusieurs fois dans le monde, depuis le commencement de la saison, toujours gaie et riieuse, et, ce jour-là, je fus surprise de lui trouver un petit air réfléchi tout à fait insolite, et une mine presque sérieuse qui n'était point sans charmes. Déjà son cavalier lui avait débité tous ces riens assez plats qui font le prélude et quelquefois, hélas ! tout le fond d'une conversation de cavalier à danseuse, lorsque cette dernière dit tout à coup :

— Avez-vous entendu M. L^{***}, l'orateur sacré, qui prêche le carême cette année à Notre-Dame, monsieur ?

— Non, madame, répondit le cavalier, je suis en retard en cela, car je sais que tout le monde se presse à ses sermons.

— Ah ! que vous avez perdu, monsieur ! Si vous saviez avec quelle éloquence il prêche la morale... comme la sainte parole est persuasive dans sa bouche, et arrive à l'âme après avoir passé par l'esprit qu'elle éclaire au passage...

— Oh ! madame... vous réveillez ma foi, j'irai entendre ce célèbre prédicateur, j'irai... et je ferai...

— La chaîne des dames ! dit le vis-à-vis qui s'est avancé et se voit forcé de rappeler au jeune couple la contredanse qu'il semble avoir oubliée.

La danseuse se précipite aussitôt, et exécute la figure avec une grâce et un entrain charmants. Mais tout a une fin, même la chaîne des dames, et bientôt la conversation est reprise. La jeune femme continue sur le même ton, apprend à son cavalier qu'elle va au sermon tous les jours, et termine en lui disant :

— Allez-y, monsieur... allez-y... cela fait aimer la vertu... et...

— La pastourelle !

C'est encore le vis-à-vis qui se voit de nouveau contraint de ramener à la contredanse ceux qui, pour le moment, s'en trouvent si éloignés.

— Ah ! ah ! madame la chroniqueuse, vous me paraissez d'humeur un peu frondeuse ce matin ? Pourtant il me semble que, pour avoir entendu cette conversation que vous rapportez, il faut que vous soyez

vous-même dans le cas qui n'a point échappé à votre critique. Il me paraît certain que vous allez au bal, en carême...

— Et au sermon, madame... je l'avoue humblement. J'aime à remplir mes devoirs, mais je n'ai pas encore la force de résister à un plaisir...

— En ce cas, madame, pourquoi critiquer les autres? Si quelqu'une de vos lectrices vous prenait à partie... que diriez-vous?

— Je dirais que ma critique, bien inoffensive, ne s'adresse à personne, et qu'elle ne touche tout au plus qu'aux mœurs un peu légères de notre époque, qui nous permettent de faire à la fois deux choses si opposées, de satisfaire en même temps à ses devoirs et à ses plaisirs, de sacrifier enfin à l'autel et à la danse. Et cela dit, je n'aurai blessé personne.

Aussi bien la mi-carême est venue, et cela a été le dernier soupir des bals. Ils sont à peu près morts et enterrés jusqu'à l'hiver prochain : que la saison des roses leur soit légère!

La semaine sainte approche, et les plus intrépides danseuses sont rentrées dans le devoir. Cependant, comme, malgré leur piété, il faut que les Parisiennes s'amuse, voici que les concerts ont remplacé les bals! Que de concerts, bon Dieu!... Il y en a partout, depuis les concerts du Conservatoire, qui sont *florés* cette année, comme de coutume, jusqu'aux concerts d'amateurs, que mes oreilles, trop susceptibles, redoutent à l'excès. On chante partout, sur tous les airs et dans tous les tons. Il n'est pas jusqu'au plus modeste baryton qui ne veuille profiter du moment et avoir *son* concert. C'est un déluge de notes qui montent et descendent l'échelle de la gamme; c'est une nuée d'affiches vertes, roses, bleues, qui viennent se coller au mur, étalant fièrement, avec un luxe effréné de majuscules, les noms les plus célèbres et les plus ignorés. Les salles où se donnent d'habitude les concerts sont retenues à l'avance, elles sont hors de prix, on se les arrache, on se les dispute, et c'est à cela que cette pauvre madame C*** doit la petite mésaventure qui commence à se répandre [et fait] rire un peu à ses dépens.

Or, il est bon de vous dire, mesdames, que madame C*** est fort riche, et qu'elle est, malgré cela, économe... un peu plus que de raison, ménagère outre mesure, et dépensière le moins possible. Ceci posé, je commence. Madame C***, dont le mari est dans l'autre monde... en Amérique, où il achève de liquider les affaires qui l'ont

enrichi, a gardé près d'elle son fils et le fait élever sous ses yeux, autant pour charmer les ennuis de sa solitude que pour ne pas payer une pension de douze cents livres au collège. Or, parmi les professeurs de M. Paul, — c'est le nom du fils en question, — se trouve une maîtresse de piano et de chant, femme de beaucoup de talent, et qu'une santé délicate a seule empêchée de se lancer sur le théâtre où elle eût eu de grands succès. Madame H***, cette maîtresse, a donc voulu, comme tous ses confrères, donner son concert; déjà son programme était fait, ses artistes retenus; il ne s'agissait plus que de trouver une salle, et la recette promettait d'être bonne. Mais, hélas, madame H*** avait compté sans les difficultés de se procurer la salle en question, et, après quelques jours de démarches, elle désespéra d'en trouver une. Elle pensait même déjà à renoncer à son concert, lorsque, en contant à madame C*** ses courses inutiles, elle fit venir à celle-ci une idée presque bienveillante. Il est vrai qu'il ne lui en coûtait rien, au moins le croyait-elle.

— Eh! quoi, chère belle, dit-elle à l'artiste après l'avoir écoutée jusqu'au bout, pas de salle!... Il vous faudrait renoncer à votre concert... Oh! je ne le souffrirai pas... Vous connaissez mon grand salon de réception... je vous le prête...

— Oh! madame... vous consentiriez!... s'écria madame H*** enchantée.

Car madame C*** habite un fort bel hôtel dans un des beaux quartiers de Paris, et son salon est magnifique.

— Et je vous prie de m'inscrire pour deux billets... à dix francs chaque... c'est votre prix, je crois?

— Par exemple, madame, je ne souffrirai pas... Quoi? vous me prêtez votre salon et vous voudriez encore payer vos places!

Madame C*** insista, mais mollement, puis elle finit par accepter l'entrée gratis pour elle et son fils; mais il fut convenu que si elle invitait quelqu'un, ce qui pouvait arriver, elle payerait pour cette ou ces personnes, car elle ne savait si elle ne ferait pas cette galanterie à plusieurs de ses amies. Ces conventions bien arrêtées, les choses allèrent leur train, si bien qu'avant-hier le salon de madame C*** était plein d'étrangers, et que le concert avait lieu. Je ne sais si madame H*** ou M. Paul avait parlé à quelques-unes des amies de madame C*** de son projet de les inviter, toujours est-il que personne ne reçut d'elle l'invitation de venir la voir le jour du concert, et qu'elle

affecta même, plusieurs jours avant, de dire dans son monde, à diverses reprises :

— Je ne serai pas chez moi jeudi... j'aurai beaucoup à sortir...

Elle avait calculé que chaque invitation aurait coûté dix francs, et que, vu le nombre de ses amies, il eût fallu dépenser une trop forte somme pour les satisfaire toutes. Cependant on était à ce fameux jeudi, et le concert était commencé depuis quelques instants, quand le domestique fait signe à madame C^{***}, qui était assise près de son fils. Celle-ci passe dans l'antichambre, et son domestique lui dit :

— Madame, M. A^{***} est là... je l'ai fait passer dans le boudoir avec sa femme et ses trois enfants.

— Comment?... vous avez reçu? s'écrie madame C^{***} irritée... Ne pouviez-vous pas dire que je n'y étais point?

— Je l'ai dit, madame; mais on chantait à tue-tête dans le salon... M. A^{***} a bien vu que je le trompais, et je me suis empressé d'aller avertir madame.

Madame C^{**} ne pouvait reculer; il fallait recevoir toute la famille A^{**}, et se décider, après les premiers compliments, à conter l'histoire du concert.

— Oh! mais c'est charmant! dit madame A^{**} qui, entrouvrant la porte du boudoir donnant dans le salon, y jeta un coup-d'œil. Bientôt les trois enfants furent sur les banquettes; madame C^{**} fut obligée d'engager M. et madame A^{**} à en faire autant. A peine madame C^{**} avait-elle regagné sa place, que le domestique lui fit un nouveau signe; madame C^{**} devint rouge jusqu'aux oreilles. Qu'on juge de sa surprise en voyant dans l'antichambre sept ou huit des personnes qu'elle recevait d'habitude.

— Mon Dieu, madame... nous vous dérangeons, dirent-ils... Nous venons dans un mauvais moment.

— Mais du tout; comment donc? fut obligée de répondre madame C^{**}, qui, bon gré, mal gré, fit passer les visiteurs au salon au moment où d'autres arrivaient.

Il en vint jusqu'à trente; madame C^{**} n'avait jamais reçu autant de visites à la fois. Evidemment c'était une plaisanterie que quelqu'un lui avait faite, car le frère de la musicienne notait sur son calepin toutes les personnes qui venaient pour madame C^{**}, et le soir, suivant les conventions faites, lui présentait une note de trois cents francs, qu'elle payait, jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus. L'auteur

de la plaisanterie est encore inconnu ; pourtant tout le monde désigne un de ses neveux qui, pour se venger de sa tante, qui est aussi sa tutrice, et dont l'avarice lui rend la vie un peu dure, serait allé visiter presque tous les amis de madame C**, et leur aurait dit qu'ils feraient grand plaisir à sa tante en allant la voir le jeudi suivant, et qu'elle resterait chez elle pour les recevoir.

Je ne sais au juste quel est l'auteur de la plaisanterie ; toujours est-il que, pour avoir prêté son salon pour un concert, il en a coûté cent écus à madame C**, qui n'est pas encore bien remise de ce rude assaut donné à son économie, et que l'on rit quelque peu dans le monde à ses dépens.

Puissiez-vous faire de même !

Vicomtesse DE SABRAN.

Nouvelle historique.

LA COLOMBE.

I.

LE DÉPART.

Les Karpathes, qui sont une des plus hautes chaînes de montagnes que possède l'Europe, ont souvent servi de théâtre aux faits les plus importants de l'histoire de Hongrie. Si plus d'une fois les insurrections y trouvèrent refuge, plus d'une fois aussi les conspirations y prirent essor. L'âpreté de ces monts est telle, qu'il semble que la nature les a prédestinés à des scènes terribles en les formant.

Au quatorzième siècle, cette âpreté avait nécessairement un caractère encore plus formidable que de nos jours, vu les châteaux-forts et les donjons féodaux qui s'y dressaient çà et là. De tous ces châteaux, celui d'Insberg était le plus vieux et le plus sombre.

Or, un soir du mois de juillet de l'an 1303, pendant que le vent soufflait avec violence à travers ses créneaux, son silence intérieur était si profond qu'on l'eût dit inhabité, n'eût été un léger filet de lumière qui s'échappait, en passant par les fentes d'un volet, d'une des croisées des hauts appartements. Cette unique lumière n'annonçait pas, toutefois, grande vie ni grand mouvement au château d'Insberg.

En effet, dans la pièce où l'on apercevait la clarté, une jeune fille était seule, mélancoliquement assise sur un grand fauteuil dont l'ampleur la déroba presque aux regards, d'autant plus que les sévères couleurs de ses vêtements se confondaient avec celles de la tapisserie qui garnissait le fauteuil. Sur ses genoux et entre ses mains elle tenait une petite cage dans laquelle dormait accroupie une blanche colombe. Cette jeune fille, belle et fraîche blonde de dix-sept ans, était vêtue en voyageuse, et, malgré l'heure avancée de la soirée, paraissait toute prête pour un départ.

Après être restée quelque temps immobile et les yeux fixés méditativement sur le tapis qui était étendu sous ses pieds, elle se levait, quand tout à coup la porte de la salle s'ouvrit brusquement et donna entrée à un jeune homme qui, le front caché sous un large chapeau de feutre et le corps enveloppé d'un ample manteau de drap brun, ne put, à sa vue, retenir un geste de mécontentement et une exclamation de surprise :

— Encore ici, Alix ! lui dit-il ; je t'avais pourtant priée de partir avant mon retour.

— C'est vrai, Lionel, lui répondit-elle timidement ; mais, je ne sais pourquoi, il me coûtait de m'éloigner sans te dire adieu, ainsi qu'à...

Ses lèvres n'osèrent achever sa pensée.

— A Venceslas, fit Lionel avec un demi-sourire. Mais tu vois, tu n'as qu'à moitié réussi, car je rentre seul.

— Oh ! soupira Alix, si ce départ était une séparation définitive ?...

— Enfant ! tu vas encore me parler de pressentiments, d'avertissements célestes et de toutes ces choses mystiques dont tu as le tort de remplir ton esprit. Laisse donc tout cela, je t'en conjure ; et sois convaincue que nous nous reverrons tous prochainement.

Alix, pour toute réponse, regardait son frère avec des yeux gros de larmes qu'elle s'efforçait de contenir.

Lionel n'eut pas l'air de s'en apercevoir.

— Eh bien ! ma chère Alix, puisque tu as attendu mon retour, je t'accompagnerai jusqu'au pied de la montagne. Il se fait tard ; dépêchons-nous !

Et, saisissant un flambeau, il ouvrit la porte devant Alix, à laquelle il tendit le bras.

Cinq minutes après, des pas nombreux de mules retentissaient sur

le pont-levis. C'étaient Alix et Lionel qui sortaient, accompagnés de quelques hommes d'armes.

Ils chevauchèrent ainsi jusqu'à la plaine, Alix toujours triste, Lionel, au contraire, affectant la gaité la plus expansive. Arrivés là, le frère et la sœur se séparèrent après mille adieux échangés.

— Enfin, s'écria Lionel quand il fut seul.

Et il reprit à toutes brides le chemin du château.

En entrant dans la chambre qu'il avait quittée quelques heures avant, il jeta un coup d'œil inquiet sur l'horloge :

— Bientôt minuit ! J'arrive à temps.

Et il prêta l'oreille, croyant entendre quelque bruit.

Ce n'était que le vent dont la violence redoublait.

— Pauvre sœur ! murmura-t-il ; quel temps affreux !...

Puis il ajouta d'une voix sombre et étouffée :

— Il le fallait.

II.

A MINUIT.

Une nécessité bien impérieuse en effet avait pu seule obliger Lionel à se séparer, même momentanément, d'Alix. Depuis bientôt trois ans qu'ils étaient orphelins, ils ne s'étaient jamais quittés. Plus âgé que sa sœur d'environ six ans, Lionel avait pris au sérieux son rôle d'ainé, et s'efforçait de s'en montrer digne, malgré sa propre jeunesse. Ce n'était donc pas, quoiqu'il eût fait paraître au dehors, sans beaucoup souffrir qu'il avait ainsi, au milieu de la nuit, fait partir la pauvre Alix, confiée à la seule garde de quelques valets, qui, du reste, étaient tous d'anciens serviteurs de son père.

C'est ce que se disait elle-même la jeune fille en parcourant le chemin qui conduit d'Insberg au château d'Habsbourg.

Et tout en se disant cela, elle abritait sous sa mante la petite cage où tremblottait sa colombe. Cette colombe, qui était un cadeau de son frère, lui parlait de lui et de son affection pour elle. Elle n'avait point voulu partir sans l'emporter. Il lui semblait que cet oiseau, qui est le symbole de l'amour, était comme le point d'union de leurs deux âmes, et, qu'en le gardant près d'elle, Lionel serait moins éloigné.

Toutefois la distance qui allait les séparer l'un de l'autre n'était pas très-grande ; Alix devait arriver à sa destination avant l'aube. Et d'ailleurs, la duchesse de Habsbourg, chez laquelle se rendait, était une

ancienne amie de leur mère, et près d'elle il lui serait encore permis de penser à son frère et de s'en entretenir à toute heure, ce qui allégerait d'autant les ennuis de la séparation.

En réfléchissant à tout ceci, elle était peu à peu parvenue à secouer sa tristesse et à repousser les folles imaginations qui l'avaient assaillie au moment du départ. Aussi continua-t-elle sa route plus allégrement qu'elle ne l'avait commencée ; et quand, au point du jour, elle atteignit le terme de sa course, elle regrettait moins vivement l'antique manoir d'Insberg où du reste, depuis quelque temps, son frère n'apparaissait plus guère qu'aux heures du repas, — et où Venceslas ne se montrait jamais qu'à de longs intervalles.

Lionel, lui, après s'être longtemps promené de long en large et d'un pas agité, se jeta tout à coup dans un fauteuil.

— Que le ciel nous protège ! murmura-t-il. L'émotion d'Alix, au moment de me quitter m'a fait mal. Je ne sais quels pressentiments m'obsèdent aussi. Il me semble, j'en ai honte pour moi, que je tremble presque à cette heure décisive. Ah ! ces folles têtes de jeunes filles ont quelquefois des presciences effrayantes !... Serait-ce donc tout à fait adieu que nous nous serions dit, et non pas au revoir ?...

Et de pensées en pensées, il était tombé dans une méditation profonde ; si bien que minuit sonna sans qu'il parût s'en apercevoir.

Cependant le marteau de l'horloge avait à peine frappé le dernier de ses douze coups, que déjà plusieurs pas retentissaient sur les dalles des corridors, mais Lionel ne les entendit pas davantage.

Enfin la porte de la salle s'ouvrit brusquement et donna passage à huit ou dix étrangers, tous couverts de larges feutres et enveloppés de vastes manteaux.

— Par saint Gontrand ! qui va là ? s'écria Lionel comme réveillé en sursaut ; et déjà il était debout, la main posée sur la garde de son épée.

Un immense rire lui répondit.

— A merveille, seigneur Lionel ! Si c'est ainsi que vous entendez l'hospitalité, vous nous permettrez une autre fois de chercher ailleurs.

— Et, ce disant, le plus jeune des nouveaux venus, qui s'était découvert, lui tendit la main en riant.

— Allons ! touche-là, camarade, ajouta-t-il. Tu dormais, tu rêvais peut-être, et nous avons troublé ton sommeil et ton rêve. Rien de mieux : rêve et sommeil à pareil moment te font honneur.

— Venceslas ! s'écria Lionel en se jetant dans les bras du jeune homme. Ah ! je n'osais vraiment vous espérer sitôt.

— Bah ! ponctualité de conspirateurs ! fit Venceslas. Minuit sonnant, conjurés entrant : c'est de tradition.

Et, se tournant vers ses compagnons : — Sommes-nous en nombre?... Allons, vérifions ! faisons l'appel !

Et tous se rangèrent aussitôt sur une même ligne ; puis chacun, en commençant par la droite, prononça un mot différent, dont l'ensemble donna cette phrase significative :

— Vive — Venceslas — seul — et — vrai — roi — de — Hongrie. — Mort — à — Chorobert !

— Complet ! s'écria Venceslas. Il s'agit maintenant d'ouvrir la séance. — Amis ! que l'Esprit-Saint nous éclaire ! que Dieu le Fils nous conduise ! et que Dieu le Père nous soutienne !

— Amen ! firent les conjurés d'une même voix.

Et la séance commença.

III.

LE TRAITRE.

Venceslas, fils du roi de Pologne, après avoir été appelé au trône de Hongrie, s'en était vu précipité par son compétiteur Chorobert. Or, Venceslas ne comptait pas vingt ans et brûlait de reconquérir une couronne qu'il n'avait pas assez longtemps portée pour en connaître le poids. Ses manières chevaleresques et son affabilité avaient su lui attacher quelques jeunes seigneurs, tous amis de Lionel, qui étaient parvenus, non sans peine, à attirer ce dernier dans leurs rangs.

D'une nature enthousiaste, Lionel, d'abord récalcitrant, avait fini par se prendre d'une réelle amitié pour Venceslas et par se passionner d'autant plus volontiers pour sa cause qu'il avait cru reconnaître dans Alix les premiers symptômes d'un amour auquel le jeune prétendant n'était point étranger ! Si bien que, se laissant aller au double sentiment qui l'entraînait, il était devenu le chef d'une conspiration dont il établit le centre à Insberg.

Sigismond, un de ses compagnons d'enfance, s'était un des premiers joint à lui, et lui prêtait un concours qu'il pouvait croire d'autant plus loyal qu'il le voyait plus ardent. Malheureusement cette ardeur de Sigismond n'était qu'une infâme perfidie, un masque qui couvrait une trahison. Ce misérable, sous les dehors de l'amitié, nourrissait en lui

depuis quelque temps une profonde haine contre Lionel et contre Venceslas à la fois. Le motif de cette haine, quel était-il? Le voici tout entier en quelques mots :

Sigismond, brillant seigneur, esprit vaste, magnifique intelligence, mais cœur corrompu, s'était vu naguère refuser par Lionel la main d'Alix, — qu'il savait lui préférer Venceslas. Le désir de se venger d'un refus, que la jalousie lui rendait plus sensible, l'avait fait descendre au rôle ignominieux d'espion.

Certes, la prudence qui avait conseillé Lionel, lors de la demande de la main d'Alix par Sigismond, aurait bien dû le conseiller encore au moment d'introduire ce dernier parmi eux. Il aurait bien dû se dire que ce qui le lui avait fait repousser comme beau-frère ne pouvait aucunement lui permettre de l'accueillir en qualité de coopérateur politique. Un homme corrompu dans sa vie privée est un homme à tenir en suspicion partout ailleurs. Mais l'âme élevée de Lionel l'empêchait de juger son ancien camarade aussi sévèrement qu'il le méritait. Il ne voulait voir en lui que des vices mondains, de ceux auxquels on est convenu de donner le nom d'aimables; et il se serait révolté contre quiconque aurait hasardé le moindre doute sur sa loyauté.

Aussi, avait-il accepté de grand cœur la coopération d'un homme dont il estimait au plus haut point l'intelligence.

Sigismond qui, du premier coup-d'œil, avait compris tout le parti qu'il pourrait tirer pour sa vengeance de la confiance qu'il inspirait à Lionel, s'était efforcé de l'agrandir encore en se montrant le plus ardent des conjurés. Par ce moyen, il était arrivé à se faire comme la doublure du frère d'Alix, et à en connaître jusqu'aux pensées les plus secrètes. En un mot, il était devenu avec lui l'âme de la conspiration.

Or, il machina de telle sorte qu'il sut avoir en mains toutes les preuves du complot; et, lorsque la maturité de celui-ci allait en permettre l'explosion, il se dit qu'il était enfin temps de le dévoiler.

En effet, quelques jours après le départ d'Alix, au sortir même d'une dernière séance nocturne tenue par les conjurés, les lèvres encore émues du serment solennel fait sur le crucifix de se sacrifier sans peur ni reproche à la cause de Venceslas, Sigismond partit à franc étrier pour la résidence d'été que le roi Chorobert habitait à ce moment.

Et, tout en chevauchant, le misérable se comparait à Judas, — et se félicitait.

Quand, après une course de quelques heures, il aperçut de loin les

toits aigus de la résidence royale, un sourire satanique illumina tout à coup son visage. Debout alors sur ses étrières, l'épée à la main, le bras étendu, il retourna la phrase consacrée par les conjurés à leur appel, et s'écria :

« — Mort à Venceslas, faux roi de Hongrie ! Vive Chorobert ! »

IV.

LES MURS ONT DES OREILLES.

Chorobert célébrait alors l'anniversaire de son avènement, et donnait des fêtes auxquelles l'élite de la noblesse avait été invitée.

La duchesse de Habsbourg, toute dévouée à ce roi, n'avait eu garde de manquer à son invitation. Naturellement l'idée lui était venue de profiter de cette circonstance pour produire Alix à la cour. L'amitié de mère, qu'elle portait à la jeune fille, le lui faisait désirer depuis longtemps. Souvent elle s'était dit que c'était là le seul cadre digne de la beauté d'Alix, et que ce serait pour elle grand plaisir de pouvoir l'y exposer à l'admiration de tous.

Qui sait ? peut-être même nourrissait-elle un vague espoir de lui préparer ainsi quelque hymen magnifique, et de la mettre aux prises avec quelque déclaration princière. — Chorobert n'était point marié, et la duchesse de Habsbourg, qui connaissait toutes les qualités d'Alix, pouvait bien, autant dans l'intérêt du roi que dans celui de la fille de son ancienne amie, avoir le désir de se la donner pour reine.

Quoiqu'il en soit, Alix était à la cour, où, bien contre son gré, hélas ! elle avait fait la plus vive sensation. Loin de se complaire, au milieu de tout cet éclat, à entendre les fadeurs courtoisanesques qui lui étaient adressées, elle en souffrait beaucoup et en voulait presque à la duchesse de Habsbourg de lui avoir ménagé ce supplice. Le souvenir de son frère et l'image de Venceslas, toujours présents à sa mémoire, augmentaient encore son tourment.

— J'assiste à des fêtes, se disait-elle, je parade au sein des plaisirs, et eux, eux que font-ils à cette heure ?...

Certes, elle ne s'adressait pas cette interrogation d'une manière aussi nette, car elle ne savait rien des menées conspiratrices de Lionel ; seulement l'éloignement où elle en était lui donnait un vague sentiment de crainte, d'autant plus légitime, que depuis quelque temps déjà elle était intriguée des fréquentes sorties de son frère et de l'air soucieux qu'il en rapportait toujours.

Cependant diners, bals et carrousels allaient leur train au palais de Chorobert, et force était à la pauvre Alix d'y participer. Un soir donc que, cédant à la double invitation de l'orchestre et d'un jeune gentilhomme, elle venait de prendre place pour la danse, elle aperçut Sigismond qui traversait le fond de la salle.

Or, Sigismond pour elle, c'était comme un écho de son frère, comme un reflet de Venceslas. Il arrivait d'Insberg assurément ; il lui pourrait parler de Lionel. Le rejoindre, fut dès lors son unique préoccupation. Mais la danse la retenait ; et avec quel tourment, hélas ! elle attendait sa liberté.

Enfin la voici libre. Elle va, elle court par les appartements ; Sigismond se dérobe à ses recherches. Pourtant c'était bien lui, elle ne s'est point trompée ; il faut absolument qu'elle le trouve. Elle s'égare donc de salle en salle, passant par toutes les portes, grandes ouvertes ou demi-closes qui s'offrent à elle.

Tout à coup, après bien des chambres parcourues, au moment où, pour pénétrer dans une nouvelle pièce, elle va en soulever la portière, elle entend la voix du roi.

Sa première pensée est de se retirer au plus vite ; mais une autre voix s'est fait entendre, et cette voix est celle de Sigismond.

— Sire, disait cette voix, je viens d'assister à la dernière réunion. Le complot est imminent. Il éclatera demain, si vous ne l'étouffez dans son germe. En ce moment, Venceslas est au château d'Insberg, chez Lionel, l'âme et le bras droit de la conspiration.

Stupéfaite, éperdue, Alix à ces mots s'enfuit. Elle en sait assez. Les absences de son frère lui sont expliquées. Il conspirait ; et voilà qu'un traître le livre. Que faire pour le sauver ?

Tout d'abord elle eut l'idée de partir sur-le-champ pour Insberg. Mais si prompt qu'elle puisse être, elle serait encore devancée par la vengeance royale. Cette nuit même des ordres vont être donnés pour cerner le château. Il faut donc qu'elle renonce à y courir. Et le désespoir s'empare d'elle au point de la rendre folle.

Enfin, anéantie, découragée, elle se traîne vers l'appartement, que pour leur séjour au palais, Chorobert a mis à la disposition de la duchesse de Habsbourg et à la sienne.

En entrant : — Sauvé peut-être ! s'écrie-t-elle.

Une inspiration subite lui était venue.

Elle saisit alors une plume et du papier et trace à la hâte quelques mots.

Puis prenant dans sa cage la colombe que lui avait donnée son frère, et qu'elle avait apportée du château de Habsbourg, elle lui attache sous l'aile le petit billet qu'elle vient d'écrire.

— O ma colombe ! soupire-t-elle, en toi je mets tout mon espoir. Sache retrouver le vieux donjon d'Insberg où près de moi tu as passé de si longs jours. Que ta mémoire te conduise, et que mon amour te guide !

Puis elle ouvrit la fenêtre, couvrit l'oiseau de baisers et le lâcha dans l'espace en murmurant :

— A la grâce de Dieu !

V.

LA COLOMBE.

La vie et le mouvement étaient au château d'Insberg, mouvement fébrile, vie agitée, comme peuvent en avoir des conjurés qui sont à la veille de faire éclater leur complot et de mettre à exécution des projets de révolte savamment ourdis et longuement élaborés. Derrière les hautes murailles du vieux castel, Lionel et ses amis allaient et venaient des combles au faite, comptant, revisant leurs armes, préparant leurs hommes, donnant les consignes, distribuant les mots d'ordre, remuant enfin tout un attirail de guerre, comme s'il se fût agi de soutenir un siège.

Cette agitation était au fond pleine de gaieté. Regards, sourires et propos, tout disait la certitude du triomphe. On entourait Venceslas, et chacun le félicitait, comme s'il avait déjà la couronne en tête. On le saluait de nom de roi et on l'appelait *sire* avec une confiance entraînante.

— Oui, mes amis, leur disait le futur monarque, roi par vous et avec vous ! Je porterai la couronne ; mais c'est vous qui en serez les fleurons. Nous régnerons ensemble. A nous tous de jouir des splendeurs royales !

Et de temps à autre des libations avaient lieu en l'honneur de cet avenir promis.

Cependant la dernière nuit qui précédât le grand jour touchait bientôt à son terme ; et tous les conjurés réunis dans l'immense salle

d'armes du château se livraient pieusement aux prières pour appeler sur leur audacieuse tentative les bénédictions du ciel.

L'absence remarquée de Sigismond n'était peut-être pas étrangère à cette dévotion. Une telle absence en pareil moment étonnait tout le monde, et par cela même suscitait des craintes que cependant personne n'osait s'avouer. Un vague pressentiment, quelque chose d'instinctif avait soudain porté tous les esprits, naguère si gais, à la tristesse ; et contre cette tristesse chacun, presque sans s'en douter, cherchait un refuge dans la prière.

Ils priaient donc dans un élan commun de dévotion.

— Ecoutez, dit tout à coup Lionel.

On se tut, un bruit étrange se faisait entendre aux vitraux d'une des croisées. Ce bruit était une suite de petits coups secs frappés précipitamment. Il semblait aussi qu'il s'y mêlât une voix plaintive.

Le bruit cessa.

— Bah ! dit un des jeunes seigneurs, c'était quelque oiseau de nuit qui, sentant le jour, cherchait son trou qu'il ne pouvait retrouver.

Mais, le bruit redoublant plus fort, plus précipité et plus plaintif, Lionel ouvrit la fenêtre avec une sorte d'émoi ; et tout aussitôt la colombe de sa sœur entra et vint se poser sur son épaule.

— Cet oiseau n'a pas été lâché sans motif ! fut le cri général. On l'entoure, on l'examine, et sous son blanc plumage on découvre la lettre d'Alix.

Lionel la déplie avec précipitation et lit à haute voix :

« *Vous conspirez. Sigismond vous a trahis. Je viens de l'entendre livrer vos noms à Chorobert.* »

Ce billet non signé était de l'écriture d'Alix. Il n'y avait plus à se le dissimuler ; l'absence de Sigismond se trouvait expliquée par une trahison. Tous s'avouèrent alors qu'ils en avaient eu quelque doute.

La première surprise passée avec la consternation qu'elle portait en elle, chacun poussa des cris de vengeance et de mort contre le traître.

— Oui, malheur à lui ! s'écria Venceslas. Mais assurément les soldats de Chorobert sont déjà en marche. Ici nous ne pouvons que succomber. Le succès même de notre entreprise nous ordonne de nous soustraire à leur attaque. Fuyons ! Nous connaissons les détours de la montagne ; nous serons dans les états de mon père avant qu'ils aient songé à nous poursuivre.

— Oui, partez, dit Lionel. Moi j'ai quelques dispositions à prendre ;

je vais rester encore un peu pour cela. Seul, je serai plus libre de mes mouvements, et avant deux heures je vous aurai rejoints.

Le lendemain, quand les émissaires de Chorobert, Sigismond à leur tête, envahirent le château, ils le trouvèrent complètement désert.

Cependant, au moment où Sigismond en franchissait l'entrée, un coup de feu parti, on ne sait d'où, l'étendit mort sur le seuil.

CONCLUSION.

Un mois après, il y avait grandes fêtes à la cour de Pologne. Alix, qui y était allée rejoindre son frère Lionel, épousait Venceslas et devenait princesse royale.

A. LÉON NOEL.

Variétés.

L'ÉVENTAIL.

Quelques-unes de nos aimables lectrices assignent sans doute une origine moderne à ce gracieux objet d'utilité et de luxe dont la mode semble vouloir renaître en France, et qui, au bal et au spectacle, sert à lutter victorieusement contre les chaudes émanations de l'atmosphère. Cette supposition serait une grave hérésie. L'éventail date de la plus haute antiquité, et il peut orgueilleusement revendiquer pour son berceau le ciel poétique de l'ancienne Grèce.

A présent, mesdames, que vous voilà fixées sur le lieu et sur l'époque approximative de la naissance des éventails, vous vous imaginez peut-être que ceux des dames grecques du temps d'Alcibiade ou de Solon étaient fabriqués comme ils le sont chez nous, en nacre, en ivoire et en bois de Spa, tels enfin qu'on les admire parfois aujourd'hui dans vos mains blanches et mignonnes.

Ce serait une nouvelle erreur.

Les branches de myrthe, d'accacia, et les feuilles élégamment découpées du platane oriental formèrent les premiers éventails dont se servirent les petites maîtresses d'Athènes et du Péloponèse.

Le hasard qui avait présidé, sans nul doute, à l'origine des éventails de feuillage, devait les détrôner plus tard, et les remplacer par d'autres plus riches et plus dispendieux.

Voici à quelle occasion :

Une jeune et jolie veuve de Samos, nommée Leucippe, se promenait un matin sur les montagnes qui avoisinaient la ville. Elle était accompagnée de deux vieilles esclaves, sa baigneuse et sa nourrice. Après avoir marché pendant environ deux heures, Leucippe voulut revenir sur ses pas ; mais, soit qu'elle ne connût point les chemins, ou que ses souvenirs l'eussent trompée, elle se perdit au milieu des montagnes. Il pouvait être alors midi. Le soleil avait atteint toute sa force, et pas une brise n'en tempérerait les ardeurs. Ce n'était pas de l'air, mais du feu qu'on respirait.

Épuisée par sa course et par la chaleur, Leucippe s'assit toute défaillante près d'un quartier de roc, en murmurant :

— Un éventail ! un éventail ! ou c'en est fait de moi !...

Les deux esclaves jetèrent un regard interrogateur autour d'elles, et, n'apercevant pas le moindre feuillage, elles se prirent à fondre en larmes.

En ce moment vint à passer un jeune homme.

Il était vêtu d'une légère tunique de drap d'Ecbatane, dont la couleur, d'un rouge foncé, tirait sur le violet. Un grand chapeau à bords relevés couvrait sa tête ; il tenait à la main un arc, et portait un carquois sur son épaule gauche.

Surpris du spectacle qui s'offrait à ses yeux, il s'approcha de Leucippe pour lui demander le sujet de sa douleur.

— Un éventail ! un éventail ! s'écrièrent en redoublant de sanglots la nourrice et la baigneuse, sans laisser au jeune chasseur le temps d'ouvrir la bouche.

Celui-ci se gratta l'oreille d'une façon qui signifiait : — Comment voulez-vous que je fabrique un éventail sans feuilles d'arbre ?

Tout à coup un paon s'abattit à peu de distance du rocher ; ce magnifique oiseau, consacré à Junon, s'était sans doute échappé du temple de cette déesse, situé au milieu de Samos.

La nécessité est mère de l'industrie, dit un vieux proverbe. Notre chasseur connaissait probablement cet axiôme, car il arma soudain son arc et transperça le paon d'une flèche acérée.

Cet exploit accompli, il courut au volatile, lui enleva ses plus belles plumes avec une dextérité merveilleuse, les attacha ensemble au moyen d'un lacet, et, revenant en toute hâte auprès de Leucippe, qui parais-

sait toucher à sa dernière heure, il lui rafraîchit le visage en agitant son éventail improvisé.

Cette ventilation eut le plus grand succès.

Les joues de la belle Samienne reprirent peu à peu leurs vives couleurs, et, en quelques minutes, elle recouvra assez de forces pour pouvoir regagner la ville.

Un an plus tard, Leucippe, pour se consoler de la perte de son mari, épousait en secondes noces le chasseur dont l'ingénieux expédient l'avait rappelée à la vie.

A un an de là aussi, les éventails en plumes de paon mis à la mode à Samos par la belle Leucippe, étaient recherchés avec empressement par toutes les dames de la Grèce.

L'éventail devenu populaire dans la Péloponèse, on s'occupa de son perfectionnement. On avait judicieusement remarqué que les longues plumes qui le composaient, étaient trop légères et trop frêles pour offrir de la résistance à une certaine masse d'air, et l'on imagina de soutenir ces plumes par des tablettes en bois qui rendirent l'éventail plus solide et plus durable.

On ne s'en tint pas là. L'art s'emparant de l'éventail comme d'une de ses conquêtes, lui prêta mille enjolivements; et l'on peut se convaincre, par l'examen des vases antiques où les éventails sont représentés sous des formes diverses, que les dames de la Sicile et de l'Italie qui vivaient, il y a deux mille ans, n'étaient ni moins coquettes, ni moins élégantes que nos belles Parisiennes qui se promènent aujourd'hui sous les frais ombrages des Tuileries.

L'éventail en plumes de paon acclimaté plus tard en France et en Angleterre, s'y maintint brillamment jusqu'au milieu du dix-septième siècle. Venise, à cette époque, servait d'entrepôt à ces précieux produits qu'on faisait venir, à grands frais, d'Alexandrie et d'autres villes du Levant.

Passé de mode chez nous en 1789, l'éventail est toujours resté en honneur dans certaines contrées.

A Rome, aujourd'hui encore, dans les solennités publiques, et particulièrement dans la *Festa di Cathedra*, où le pape se montre à la foule porté sur les épaules de quatre hommes, des jeunes gens de la suite du Saint-Père agitent autour de son visage des éventails de plumes montés sur des manches d'ivoire.

Dans l'Eglise grecque, les diacres, durant la cérémonie de l'ordina-

tion, se servent d'un éventail pour chasser les mouches qui incommode le prélat pendant la messe.

Dans le dix-septième siècle, on voyait, en Italie, des éventails si volumineux et si pesants, qu'il fallait les bras de trois hommes pour les mettre en mouvement. Par un retour assez ordinaire aux choses d'ici-bas, l'éventail est réduit, de nos jours, à sa plus simple expression.

L'éventail, un moment délaissé en France, paraît y reprendre faveur. Nous avons, en effet, remarqué l'été dernier, dans les promenades publiques, quelques dames dont les doigts gantés agitaient gracieusement de riches éventails.

Dans les pays chauds, les hommes ne dédaignent pas de s'en servir. Ne désespérons donc pas de voir avant peu nos jeunes habitués du boulevard de Gand se promener gravement, pendant la belle saison, avec un éventail à la main en guise de cigare.

La mode est une fée si capricieuse ! elle enfante tant de miracles !

ALPHONSE BROT.

Poésie.

Il y a quelques jours que, dans une délicieuse soirée artistique donnée par un de nos auteurs dramatiques les plus connus, madame Anaïs Ségalas, ce poète d'un talent si remarquable et si sympathique, a fait entendre une ravissante pièce de vers qui fut accueillie avec enthousiasme. Nous ne pouvons résister au désir de faire connaître ce petit chef-d'œuvre à nos lectrices.

L'AUMÔNE.

Ta vie est belle, à toi : Dieu te fit pour fleurir,
O ma rose nouvelle ;
Cours, bondis, les enfants semblent faits pour courir,
Ma petite gazelle ;
Allons, que dans tes yeux de flamme et de velours
Tout soit joie et délire ;
Souris, car les enfants sont comme les beaux jours,
Et sont faits pour sourire.

Mais vois-tu près de toi ces petits indigents ?
La faim ternit leurs charmes ;

Ils sont comme les jours de pluie et d'ouragans,
Et sont faits pour les larmes.
A leurs tristes berceaux on entend sangloter,
Tout est bonheur aux vôtres ;
La même heure en sonnant, pour vous semble chanter,
Semble gémir pour d'autres !

Que t'importe l'hiver ! toujours dans ta maison
Le printemps rit et brille :
Tu gazouilles chez moi, si le petit pinson
Se tait dans la charmille ;
Si l'arbre est tout perlé de givre et de frimas,
Qu'un vent âpre secoue,
Ton âtre a du soleil ; si la neige est là-bas,
La rose est sur ta joue !

Mais l'hiver vient, chez eux, glacer leur corps tremblant,
Roidir leurs pieds de biche :
L'enfant pauvre n'a pas ton âtre étincelant,
Second printemps du riche.
Tu portes du velours, lui, des haillons hideux ;
Mais Dieu dans sa balance
Vous trouve tout pareils ; car vous avez tous deux
Vos robes d'innocence.

Dieu sourit quand l'hiver les pauvres sont contents :
Cours donc avec vitesse ;
Que ta main à ton frère apporte en même temps
L'aumône et la caresse ;
Donne une larme aussi, puis un mot d'amitié
Qu'il emporte en son gîte :
Vois-tu, mon séraphin, les pleurs de la pitié
Sont des pleurs d'eau bénite !

On dit qu'il faut pour plaire un front blanc, des cheveux
De couleur noire ou blonde,
Des cils de soie au bord de grands yeux lumineux :
C'est la beauté du monde ;
Mais il faut avant tout un front plein de douceur,
A l'enfant, à la femme ;
Un regard qui console, et qui parle au malheur :
C'est la beauté de l'âme.

Il faut souvent chercher la mansarde et l'autel :
Nos bienfaits nous couronnent ;
Car la porte du pauvre est la porte du ciel :
Dieu rend à ceux qui dorment.

La charité, la foi, c'est moi qui te le dis,
Ces vertus immortelles,
Nous portent, mon enfant, jusques au paradis,
Comme deux blanches ailes.

M^{me} ANAÏS SÉGALAS.

Courrier des Théâtres.

Autrefois, le carême était une saison d'abstinence aussi bien pour les plaisirs que pour la table. Avec la dernière heure du mardi-gras sonnait la fermeture des salons, et les représentations théâtrales n'étaient permises que quelques jours de la semaine, et défendues absolument depuis le dimanche de la Passion jusqu'après la Quasimodo.

Aujourd'hui, les temps sont bien changés ; l'Opéra, qui autrefois conviait, en carême, son public pour entendre de la musique sacrée, réserve pour cette époque ses ballets les plus gracieux, ses danseuses les plus légères, ses décorations les plus magnifiques. Il regarde cette saison comme devant être des plus fructueuses, et il ne se trompe pas : les dernières représentations ont été les plus brillantes de la saison. La rentrée de mademoiselle Masson, dans la *Favorite*, a été accueillie avec le plus vif plaisir, et a valu à M. Roqueplan les éloges unanimes de la presse et du public.

Mademoiselle Caroline Duprez, dont je t'ai annoncé le début éclatant aux Italiens, a obtenu lundi dernier sa représentation à bénéfice. Ce jour-là elle faisait ses adieux à Paris, témoin de ses premiers triomphes. L'adorable fauvette est partie pour inaugurer la saison de Londres, où cette année, comme tu le sais, le monde entier s'est donné rendez-vous. M. Lumley, en administrateur habile, a divisé en deux troupes ses harmonieux pensionnaires ; la première, dont fait partie mademoiselle Duprez, aura commencé ses représentations au moment où te parviendra ton cher *Conseiller* ; l'autre, que j'appellerai la réserve, débarquera le premier mai sur les bords de la Tamise, moment bien choisi pour livrer la grande bataille qui doit remplir de guinées les coffres-forts de cet impressario sans rival.

Le Théâtre-Français a enfin donné cette fameuse tragédie de *Valéria*, dont la renommée était grande avant même la première représentation. Obligé de te dire chaque mois de tout un peu, et la place réservée à cette causerie théâtrale à vol d'oiseau étant très restreinte, je ne puis suivre l'exemple des critiques émérites dans leurs dissertations historiques sur les caractères de Claude et de Messaline. Écho fidèle de tout ce qui se dit et de tout ce qui se passe d'intéressant dans nos théâtres parisiens, je ne m'occuperai, en cette circonstance, comme toujours, que de l'effet produit par la représentation de ce remarquable ouvrage de MM. J. Lacroix et Maquet.

Les auteurs de *Valéria* nous font connaître cette époque tourmentée où le gouvernement de Rome était disputé par Claude, Agrippine et Messaline. Claude veut conserver le pouvoir dont il est le dépositaire ; Messaline, conseillée par l'affranchi Pallas, le lui dispute, en faveur de son fils Britannicus ; et Agrippine, secondée par l'affranchi Narcisse, veut aussi le ravir pour elle d'abord et pour son fils Néron. En ce temps-là,

vivait à Rome une certaine Lycisca dont les mœurs dépravées scandalisaient la ville entière. Par malheur pour Messaline, les traits de la courtisane étaient les siens, sa taille était la même. Agrippine ayant eu l'occasion de remarquer la ressemblance frappante qui existait entre Lycisca la courtisane, et Messaline l'impératrice, profite de cette circonstance pour perdre à jamais sa rivale.

Avec cette donnée, plus ou moins vraie au point de vue de l'histoire, MM. Lacroix et Maquet ont fait une œuvre remarquable dont le succès grandit à chaque représentation. Si je ne devais pas toutes mes félicitations aux auteurs pour le plaisir que m'a causé l'audition de leur remarquable ouvrage, je leur devrais des remerciements pour nous avoir permis d'applaudir mademoiselle Rachel dans deux rôles différents dans la même soirée. Ces deux rôles si opposés sont compris et remplis par la grande tragédienne d'une manière admirable; noble et digne à côté de son époux César-Auguste, elle a, dans l'autre partie de son rôle, tout le laisser-aller, toute la passion d'une courtisane qui ne sait mettre ni trêve ni fin à ses plaisirs. Les autres artistes ont aussi fait noblement leur devoir; je citerai, en première ligne, Beauvallet, Provost, Leroux et Ballande. Les décorations et la mise en scène sont dignes en tout point du Théâtre-Français et de M. A. Houssaye, l'habile directeur, dont le mérite incontestable est aujourd'hui apprécié de tout le monde.

L'Opéra-Comique continue de marcher de succès en succès, il vient de nous donner un petit chef-d'œuvre en un acte qui est appelé à faire le pendant de ces jolis ouvrages qui ne vieilliront jamais, et qu'on nomme *le Chalet*, les *Rendez-vous Bourgeois*, l'*Eau merveilleuse*, et tant d'autres qui plaisent et plairont toujours.

Bonsoir monsieur Pantalon, est le titre du nouvel ouvrage dont M. Lockroy a écrit le livret, avec un esprit et une grâce infinie; M. Albert Grisard est l'auteur de la musique qui est digne du gracieux compositeur auquel nous devons les ravissantes partitions de *Gilles le Ravisser* et des *Porcherons*.

Le théâtre des Variétés ne se contente plus des succès qui ont fait sa fortune et sa réputation, les flonflons et la littérature de MM. les vaudevillistes ne lui suffisent plus, il vient de faire représenter avec le plus grand succès une charmante comédie en trois actes, intitulée *la Chasse au Roman*, de M. Augier, l'auteur couronné de *Gabrielle*, et il nous promet, pour une époque prochaine, un grand ouvrage de M. Alexandre Dumas.

Manon Lescaut, ce joli roman de l'abbé Prévost, qui est dans toutes les mémoires, vient d'être très-heureusement mis à la scène; un seul théâtre pouvait représenter convenablement cet ouvrage. A madame Rose Chéri il appartenait d'interpréter ce type parfait de la beauté, de la coquetterie et du sentiment. Bressant pouvait seul se charger de représenter avec avantage le beau et pétulant chevalier Desgrieux. Aussi le succès a été grand, il sera durable, et le Gymnase peut compter un triomphe de plus.

Le théâtre de la Porte-Saint-Martin, dirigé avec une grande activité et un bonheur constant, vient de nous donner deux pièces charmantes et d'un mérite tout opposé.

La Fiancée du Bengale est une de ces pièces écrites pour les plaisirs du carnaval (saison pendant laquelle on est convenu d'être plus gai que dans tout autre temps), mais dont le succès se continue dans le carême quand elles réunissent, comme *la Fiancée du Bengale*, l'intérêt et l'esprit.

Les Routiers de M. Latour de Saint-Ybars, au contraire, est un drame mouvementé,

aux conceptions hardies et qui attirera la foule pendant plus de cent représentations. M. Latour de Saint-Ybars est l'auteur de *Virginie*, tragédie si bien interprétée par mademoiselle Rachel au Théâtre-Français, et dont tu as avec moi apprécié les grandes beautés.

En voyant M. de Saint-Ybars passer du théâtre Français à la Porte-Saint-Martin, MM. Dumas et Augier du Théâtre-Français aux Variétés, M. Maquet de l'Ambigu au Théâtre-Français, M. Lockroy du Vaudeville à l'Opéra-Comique, je me suis fait cette réflexion, que je te communique tout à fait entre nous, bonne et chère sœur, c'est que les auteurs d'aujourd'hui, pour passer aussi facilement d'un théâtre à un autre, sont peut-être comme certaines plantes qui ont besoin de changer de terre et de climat pour améliorer leur espèce.

Z. BOUREY.

Revue des Modes de la Saison.

Au moment où le carême arrivait pour sonner, sinon la clôture, du moins le ralentissement des plaisirs, l'hiver est accouru à son tour comme pour protester contre une pareille exigence; givre, glace, neige, tourbillons de vent, rien n'y a manqué, et force a bien été de rappeler les orchestres congédiés, de rallumer les lustres et de recommencer à danser de plus belle. Et moi, qui croyais vous avoir dit mon dernier mot sur les bals et leurs parures, il me faut, avant de vous parler des toilettes de transition, vous dire encore quelques mots sur les robes légères et les coiffures de fleurs.

On a dû, pour faire face aux nouvelles invitations, recourir à de nouveaux achats pour remplacer les toilettes fanées ou épuisées; mais comme, à chaque intervalle de valse, de polka ou de schottisch, on court à la fenêtre pour interroger l'état du ciel et mesurer le degré de la température de l'atmosphère, il en résulte que ces toilettes imprévues sont aussi éphémères que le sera, si Dieu le permet, le caprice de l'hiver qui leur a donné naissance.

Elles sont gracieuses, séduisantes, coquettes; mais, destinées à disparaître devant le premier souffle du printemps, elles sont vaporeuses et légères, comme les illusions capricieuses d'un beau rêve.

On parle beaucoup de robes de mousseline blanche, de tarlatane, de crêpe lisse, brodées en couleur. Ces robes ont trois volants, dont le premier forme double jupe, ce qui sied à ravir.

Ou bien les robes sont à fonds pleins, ou brodées en guirlande, au-dessus de chacun des trois plis.

Quelques-unes ont le feuillage, la tige des fleurs ou quelques dessins de fantaisie en lamé d'or ou d'argent; comme caprice d'un moment, cette dernière disposition est assez heureuse. Il y a aussi des tarlatanes à larges raies soyeuses couleur sur couleur, ou à raies blanches satinées plus étroites et imitant l'argent.

Mais toujours, quelle que soit la disposition de la robe, on porte des coiffures de fleurs, fraîches et charmantes, comme doivent l'être les messagères du printemps. Quelquefois les fleurs descendent en légères grappes sur les côtés, quelquefois elles

sont disposées en couronnes, étroites sur le front, touffues sur les oreilles, et complétées par quelques nœuds de rubans de couleur ou de velours noir; cette dernière disposition sied à ravir aux jeunes personnes.

Avant de quitter les toilettes de bal, je veux vous dire quelques mots des parures californiennes; elles sont formées de ducats ou de petites pièces d'or frappées avec l'or recueilli en Californie. Ces pièces d'or rattachées les unes aux autres forment des colliers, des bracelets, des boucles d'oreille, etc.; c'est bizarre, c'est riche, un peu... sauvage et rappelle les parures des anciennes péruviennes... mais c'est très-recherché en ce moment; et quel est le mari qui songera à en refuser la jouissance à sa femme, lorsqu'elle pourra, dans un bal, lui servir pour ainsi dire de porte-monnaie, et, lorsqu'à la table de jeu, il aura perdu tout son argent, il n'aura qu'à l'appeler et à lui dire: — Ma chère amie, prêtez-moi, je vous prie, un rang de votre bracelet, je n'ai plus rien dans ma bourse.

Je ne voulais aujourd'hui vous parler que de modes sérieuses, et voilà que je suis obligée d'en revenir aux robes de soirées.

Les corsages carrés à la Louis XV sont garnis de rubans, comme je vous le disais l'autre jour. Ces mêmes rubans se répètent en tablier ou en échelle à double rang le long de la jupe. Les manches à la vieille, c'est-à-dire plates et étroites le long du bras, larges vers le bas, relevées à la saignée, sont garnies de même. Mais la manière de froncer le ruban est toute particulière: le ruban doit former bouillon au milieu et sur chaque côté, une sorte de garniture de petite ruche de 1 centimètre 1/2 environ de hauteur. Pour obtenir ce résultat voici ce qu'il faut faire:

Prenez un ruban de satin n° 12, pliez la lisère en la rabattant sur l'en droit, comme si vous vouliez faire à l'endroit un ourlet de 1 centimètre 1/2; conduisez ensuite votre aiguille sur le pli du ruban, comme si vous faisiez un ourlet roulé à de la mousseline ou à du tulle. Froncez votre fil légèrement. Agissez de même pour l'autre bord du ruban; puis attachez votre garniture à l'endroit voulu, et dans les raies indiquées par votre fronce longitudinal, et vous obtiendrez le plus gracieux ornement pompadour qu'il soit possible d'imaginer. Ce petit travail est fort à la mode.

Je vous ferai cependant une utile observation; ce genre de toilette ne convient qu'aux jeunes femmes; c'est un peu recherché et trop élégant pour jeunes personnes, et peut-être trop coquet pour les femmes d'un âge déjà raisonnable, telles gracieuses et jolies soient-elles. A celles-là je conseillerai plutôt les corsages ouverts à cœur, sur de splendides chemisettes. Des dentelles noires au corsage, aux manches, sur la jupe en volants, échelle, ou tablier, sont très riches, très-bien portées dans toutes les saisons de la vie.

Les fichus croisés à l'anglaise sont fort gracieux pour jeunes personnes en toilette de demi-soirée.

L'on met des basques à presque toutes les robes, et cette mode sied fort bien à la taille. Mais elle ne convient qu'aux femmes d'une exquise distinction, car sur cet objet, de l'élégance de bon ton à l'excentricité de mauvais goût, il n'y a qu'un pas. Si nous indiquons les basques aux lectrices du *Conseiller des Dames*, c'est que nous savons pouvoir le faire en toute assurance. Mais nous sommes souvent bien désolées de voir les modes les plus gracieuses et les plus élégantes, profanées par des femmes indignes de les porter, et qui attachent, sans s'en douter le moins du monde, un fâcheux ca-

chet de trivialité, tout en s'imaginant faire preuve de connaissances, dans l'art assez difficile de la parure.

Je vous répéterai donc : les basques sont à la mode, elles sont gracieuses, élégantes, distinguées, lorsque la femme qui les porte est elle-même gracieuse, élégante, distinguée..... Mais Dieu nous préserve de les voir dépoétisées, sur la taille carrée et triviale d'une femme commune et sans goût !

Il en est de tout ainsi, et c'est la femme qui porte la robe qui se fait elle-même la grâce et la distinction, bien plus que la couturière qui l'a ajustée, avec un patron plus ou moins approprié au caprice de la mode du moment.

Il a fait si froid, madame, que c'est à peine si l'on a songé aux mantelets. Cependant, il est question d'un petit manteau français, et se relevant sur les bras et drapant avec grâce ; c'est d'un effet ravissant.

Les manches antiques dont je vous parlais dernièrement sont de plus en plus de mode. Elles sont formées d'un large bouillon couvrant le bras et d'un poignet. Quelquefois on les accompagne d'une dentelle formant manchette et retombant sur la main.

Les robes de soie à larges raies sont fort en faveur.

Les chapeaux sont toujours, vers le fond, ornés de lisérés en colimaçon. La passe est garnie d'un bord de dentelle ; mais comme cet ornement commence à devenir un peu commun, voici une disposition qui convient beaucoup mieux : lorsque le chapeau est terminé, et sans le rebord transparent actuel, on pose une dentelle sur la passe même du chapeau, à une distance du bord égale à la largeur même de la dentelle, et de manière à ce que le pivot le dépasse à peine. Ceci est beaucoup plus distingué, plus sérieux, et convient mieux surtout pour sorties à pied, que les bords de tulle sentant un peu la femme coquette, dans la fâcheuse acception du mot.

Sous les chapeaux, des fleurs entremêlées de rubans de velours noir.

Les enfants portent de charmants petits costumes en cachemire d'Écosse, dont la forme n'a pas beaucoup varié depuis nos dernières causeries. Ce sont toujours de petites blouses ajustées, avec des manches courtes, laissant passer les manches blanches de la chemisette, et le petit par-dessus pareil.

Les cachemiriennes unies se garnissent de velours à plusieurs rangs et de couleur tranchante. C'est excessivement gracieux, surtout pour les enfants de quatre à six ans.

Le costume des enfants se distingue par sa simplicité, et par le soin que l'on prend à ne leur mettre aucun vêtement qui puisse entraver leurs mouvements, ou donner à ces gracieux chérubins un petit air *vieillot*. Ne leur mettez donc point, ni petit habit, ni petit gilet, ni même de vestes ouvertes, etc., ni enfin, rien de ce qui peut leur donner l'apparence de nains habillés en hommes.

Mettez-leur des blouses, et s'ils deviennent trop grands, de petites vestes bien simples et boutonnées ; vers l'âge de la première communion seulement, vous ouvrirez la veste sur un gilet.

Je ne veux pas dire qu'il faille jusqu'à cet âge leur boutonner la veste jusqu'au menton, mais entr'ouvrez-la seulement sur une chemise de matelot.

LOUISE BOYELDIEU D'AUVIGNY.

Economie domestique des Dames.

CONSEILS ET OUVRAGES DIVERS.

Lettres sur l'Éducation.

A MADAME L^{***}, AU CHATEAU DE G....

La croyance en Dieu, voilà donc le premier sentiment que vous chercherez à faire naître dans le cœur de votre enfant ; la prière, voilà le premier précepte de morale que vous lui donnerez.

Mais lorsque je vous dis de faire de la prière une chose importante, grave, sérieuse, il pourra arriver que quelques personnes me trouvent en désaccord avec moi-même, lorsque, dans ma dernière lettre, j'approuve la jeune mère laissant la petite fille prier pour sa poupée, et plusieurs pourront me dire, comme la vieille dame, il y a profanation !..

Non il n'y a point profanation, car on doit, dès l'enfance, s'habituer à rapporter à Dieu toutes ses pensées, toutes ses joies, de même que l'on doit recourir à lui dans ses douleurs. Mais ce que je trouverais mal, et très-gravement mal, ce serait d'habituer l'enfant à réciter ses prières sans attention, légèrement, comme une fable, une leçon apprise tant bien que mal ; ce serait, tort plus grand encore, de lui permettre de jouer avec les images saintes, et de l'habituer à avoir entre les mains, à toucher sans respect aux objets ayant rapport au culte. Or, ce mal existe, et j'en ai eu de tristes preuves.

Il y a quelques années, j'eus l'occasion de connaître une dame fort religieuse, m'avait-elle dit, et qui suivait avec la plus stricte ponctualité les devoirs de notre sainte religion. On me parla beaucoup de la douceur, de la bonté de son caractère, etc., et je me hâte de dire que tous les éloges qu'on lui donnait étaient parfaitement mérités. Mais cependant je fus péniblement affectée lorsque, en arrivant chez elle, je vis dans un salon une sorte de petite chapelle établie sur une table de poupée : un vieux voile servait de nappe d'autel, des croix, des flambeaux, des burettes, un petit vase imitant le calice ; rien n'y manquait.

Les enfants, confiants et familiers comme sont tous les enfants, vinrent à moi, et au bout de quelques visites, nous étions fort bons amis, et je fus bientôt dans la confidence de tous leurs petits secrets. La petite chapelle tenait le premier rang parmi leurs jouets, on s'en occupait constamment, et la petite fille me racontait comment son frère se moquait toujours d'elle quand elle disait la messe, et cependant, ajoutait-elle, je me tourne absolument comme fait le prêtre, lorsque maman me mène à l'église.

J'avoue que ces petites confidences-là m'attristaient ; mais j'étais alors bien jeune, et je n'osais me permettre aucune réflexion, bien que je blâmasse dans mon for intérieur la faiblesse de la mère, qui permettait de semblables jeux.

Un jour, je trouvai dans cette maison la petite fille d'une dame de mes amies ; les enfants, pour fêter de leur mieux leur jeune visiteuse, l'avaient admise à leurs jeux, et quand j'arrivai on en était à la communion. J'en fus révoltée, et je fis part de mes réflexions à mon amie, qui m'approuva en tout ; peut-être en parla-t-elle à la mère des *petits sacristains*, je l'ignore ; je sais seulement qu'elle ne permit jamais à sa fille de jouer à la messe.

C'était, je le répète, une profanation véritable. Ne souffrez donc jamais que vos enfants jouent avec aucun objet ayant rapport à la religion. S'ils ont quelque bénitier, petite vierge, crucifix, chapelet, ne leur permettez d'y toucher qu'avec la plus grande vénération, seulement au moment de la prière, ou comme récompense de quelque bonne action.

Si vous avez mis une médaille au cou de votre enfant, n'en faites pas un objet de coquetterie ; que cette médaille soit simple, très-simple, mais habituez l'enfant à la vénérer, parce que c'est le bon Dieu qui la lui a envoyée ; et s'il commet quelque faute grave, menacez-le de la lui ôter, *parce qu'il n'en est pas digne*. S'il récidive et que vous la lui repreniez, ne la gardez pas longtemps, et choisissez la première occasion de la lui rendre, la plus légère marque de repentir de sa part, car si vous voulez qu'il la garde et qu'il ait toujours la même vénération pour elle, ne lui laissez pas le temps de s'apercevoir qu'il pourrait s'en passer.

Dieu, en entourant la religion de mystères, nous a prescrit la confiance et le respect. Éveillons donc ces deux sentiments dans l'âme de nos enfants ; que tout ce qui a rapport à la religion leur soit un sujet de profonde vénération. Habituez-les à se découvrir lorsqu'ils

rencontrent, même sans lui parler, le curé de votre paroisse, ou le prêtre qui dirige votre conscience, et qui, plus tard, sera chargé de diriger la leur.

Il est clair que je parle ici pour les mères qui habitent la campagne, ou les villes de province de moyenne étendue. A Paris et dans les grands centres de population, on se rencontre rarement, et ma recommandation trouverait moins souvent à être appliquée qu'à la campagne, où il ne se passe guère de jours que l'on ne trouve sur son chemin le curé de la paroisse, dans l'exercice des fonctions de son saint ministère.

Par la même raison, ne souffrez jamais que l'on parle légèrement devant eux de ce qui a rapport à la religion. Si, malgré tous vos soins, ce malheur arrivait, ne manquez pas, aussitôt que l'occasion se présentera, et faites-la naître de vous-même, ne manquez pas, dis-je, de témoigner votre chagrin, et le peu d'estime que vous avez pour celui qui a osé parler si légèrement.

Votre enfant ne manquera pas d'y réfléchir, et plus que jamais il sera convaincu que la religion est la source de tout bien, puisque celui qui la respecte obtient le premier de tous, l'estime.

L. B. D'A.

Broderie de Filet.

Rien n'est plus facile que de broder le filet, que l'on fait souvent en remplacement des ouvrages au crochet si fort de mode en ce moment.

Il faut prendre du gros coton, demi tors, que l'on passe en reprise, tantôt au-dessous, tantôt au-dessus des fils formant les carrés du filet, absolument comme s'il s'agissait de boucher un trou. Ce mouvement de va-et-vient s'exécute quatre, six, huit fois, selon la grandeur de la maille.

Vous pouvez remplir plusieurs carreaux à la fois, en passant votre aiguille sans la faire revenir sur elle-même, dans deux, trois, quatre carreaux, selon que l'exigent les coutures du dessin que vous voulez imiter. Arrivée là, vous retournez sur vos pas, et vos carreaux, après plusieurs promenades, se trouvent complètement remplis. Ce travail est très-promptement fait.

Broderie réappliquée.

Il n'est rien de plus simple, madame, que de vous indiquer la manière de réappliquer la broderie, tandis que, tout au contraire, l'exécution de ce travail est excessivement difficile et vétilleuse.

Si vous voulez réappliquer un col, un bonnet, un objet quelconque, et le réappliquer tel qu'il est, vous le bâtissez sur un papier, à l'envers, c'est-à-dire à l'endroit de la broderie sur le papier ; sur votre vieille broderie, vous tendez votre mousseline neuve, et vous bâtissez avec soin autour de toutes les fleurs principales, de manière à ce que rien ne puisse glisser ni se déranger.

Cela fait, vous suivez avec une aiguille, et à petits points-arrières, le contour de toutes vos fleurs, feuilles, points à jour, etc.

L'ouvrage terminé, vous débâissez ; puis, avec d'excellents petits ciseaux, vous découpez toute la vieille mousseline entre les fleurs.

A l'endroit des *jours*, c'est la mousseline neuve qu'il faut couper. Il est clair que si les jours sont mauvais, il faudra en faire d'autres.

Quelques personnes découpent les fleurs et les bâtissent ensuite sur le papier, puis appliquent la broderie neuve. Ce procédé ne me plaît point, en ce que le travail est rendu beaucoup plus difficile, et que le dessin réappliqué est souvent bien loin d'avoir la régularité du dessin primitif.

Mon procédé exige seulement plus de soin au moment du découpage.

Mais si vous voulez changer la disposition de votre broderie, il faudra de toute nécessité découper avant de réappliquer ; alors votre bon goût vous prescrira l'attention que vous devez apporter sur la disposition de votre dessin sur le papier.

Paniers en anneaux pour Cartes de visite.

Je vous ai promis la manière de faire les paniers de laine montés sur carcasse. Si vous avez essayé de faire ceux de soie, le travail d'aujourd'hui ne sera plus qu'un jeu pour vous.

Cette fois, nous prenons des anneaux de cuivre de quatre centimètres de diamètre.

Vous les garnissez de laine, comme vous avez garni de soie les anneaux d'argent.

Lorsque toutes vos petites roulettes sont préparées, il s'agit de former le panier. Vous placez en rond, à côté les uns des autres, cinq ou six anneaux, puis vous en posez un au milieu pour le centre.

Vous faites, avec un laiton entouré de laine, un rond de la grandeur à peu près de celui formé par vos roulettes, de manière à ce qu'il les maintienne ensemble, étant cousu en dessous et sans se laisser apercevoir.

Vous apprêtez de cette manière six grands ronds, qui feront le tour du panier. — Pour le fond, vous ferez un ovale formé de dix à douze ronds, avec quatre ou cinq au milieu; une carcasse ovale maintiendra les roulettes ensemble, comme dans les petits ronds précédents.

Vous rattacherez ensuite tous vos ronds selon la forme de votre panier, et vous terminerez par une anse, formée de roulettes et d'un laiton garni, comme dans le panier de soie du mois dernier.

Je vous ferai seulement observer qu'il sera bon que le fil de laiton de l'anse se rejoigne en dessous du panier.

Dîner maigre pour la Semaine-Sainte.

Notre *Conseiller* vous arrivera le 1^{er} avril, madame; Pâques se trouve le 20, par conséquent la Semaine-Sainte, du 13 au 19. Comme il peut se faire que par votre position de fortune vous soyez obligée de recevoir, de donner à dîner à cette époque, je pense vous être agréable en vous envoyant le menu d'un dîner de jours maigres, menu auquel la conscience la plus scrupuleuse ne trouvera rien à reprendre; et si vous avez le soin de faire remplacer à la cuisine le beurre par l'huile d'olives, vous pourrez servir ce repas le Vendredi-Saint.

PREMIER SERVICE.

HORS-D'OEUVRE.

Olives. — Thon mariné. — Cavier de Russie. — Artichauts à la croque au sel.

POTAGE.

Riz aux sept herbes.

HORS-D'OEUVRE CHAUDS.

Truffes à la serviette. — Petits pâtés aux huîtres.

RELEVÉ DE POTAGE.

Brochet farci.

QUATRE ENTRÉES.

Carpe en matelotte.
Grenouilles à la tartare.

Tanches au court bouillon.
Sole à la normande.

DEUXIÈME SERVICE.

DEUX RÔTIS.

Sarcelles. — Saumon grillé.

QUATRE ENTREMETS.

Croquettes de pommes de terre. Choux-fleurs au fromage.
Petits-pois au sucre. Bassin de gelée d'orange.

DEUX BOUTS DE TABLE.

Buisson de goujons frits. — Salade de légumes.

DESSERT.

MILIEU.

Un croque en bouche.

DEUX FROMAGES.

Chester. — Rocquefort.

QUATRE COMPOTIERS.

Compote de pommes. Compote de pruneaux.
Compote d'abricots conservés. Poires en compote.
Amandes. — Pistaches. — Raisins secs. — Figues.
Deux petits-fours. — Deux fruits confits.

Brochet farci.

Il faut prendre un brochet un peu fort ; lorsqu'il est bien nettoyé et écaillé, vous fendez légèrement avec un couteau du côté du ventre le poisson dans sa longueur, vous arrêtant à deux ou trois pouces de la tête et de la queue.

Vous passez votre couteau dans l'intérieur du brochet, en soulevant la peau, que vous prenez bien garde de déchirer, et à laquelle vous laissez attachée l'épaisseur d'une ligne de chair ; vous tirez dehors le reste de la chair, et vous videz ainsi votre poisson ; il ne reste alors que la grande arête du milieu, et ce que vous avez laissé de chair adhérent à la peau. Si vous le préférez, vous pouvez de même enlever cette grande arête ; cependant je vous conseillerais de la laisser, parce qu'il vous sera alors plus facile de reformer votre poisson.

Vous hachez, très-menue, la chair de votre brochet, vous y ajoutez du sel, du poivre, des fines herbes, des échalottes ; puis une certaine quantité de mie de pain tamisée, très-fin et très sec. Vous cassez deux ou trois œufs sur cette pâte, et vous pétrissez bien le tout.

Vous remplissez alors votre brochet, auquel vous rendez le plus possible sa forme primitive ; puis vous recousez le ventre. Vous graissez bien un plat long d'argent, vous y placez votre brochet, couvert lui-même d'une couche de beurre (ou d'huile). Puis, sur le tout, vous placez une feuille de papier bien graissée.

Vous faites cuire sur un feu très-doux, en dessous ; et sur le couvercle, il faut au contraire un feu très-ardent.

Au bout d'une demi-heure, le poisson est cuit.

Papier à décalquer.

Depuis l'existence du *Conseiller des Dames*, nos préoccupations constantes étaient tournées vers la recherche d'un moyen facile pour reporter nos dessins sur mousseline, batiste ou tout autre tissu.

Plusieurs procédés nous ayant été indiqués, nous nous sommes empressés de les faire connaître à nos abonnées ; tous présentaient des difficultés, soit pour l'exécution, soit pour la composition des couleurs.

Aujourd'hui nous sommes assez heureux pour pouvoir vous assurer, mesdames, que vous pourrez maintenant décalquer nos dessins, auxquels vous voulez bien attribuer quelque valeur, si nous nous en rapportons aux félicitations journalières que vous voulez bien nous adresser.

Nous voulons parler d'un papier dont la merveilleuse préparation est appelée à rendre de très-grands services aux dames qui s'occupent de travaux à l'aiguille. La manière de s'en servir est bien simple :

Vous dépliez votre feuille de papier sur une table ou sur toute autre surface unie ; la feuille de papier ouverte, vous étendez dessus le tissu que vous voulez broder ; sur ce tissu, vous posez le dessin qui doit être reproduit ; vous suivez toutes les sinuosités de votre dessin, en appuyant légèrement un outil quelconque, soit un poinçon, une aiguille à tricoter ou tout autre outil à pointe émoussée.

Cette opération faite avec intelligence, votre dessin est parfaitement et solidement reproduit ; il ne s'efface pas en brochant et ne disparaît qu'au blanchissage.

Ce papier étant très-rare dans le commerce, nous offrons d'en procurer à nos abonnées au prix de quarante centimes la feuille. Il suffit de nous indiquer la couleur de l'étoffe, sur laquelle doivent être reproduits les dessins, par lettres affranchies contenant le montant de la demande.

MODÈLE DE FLEURS

AU PASSÉ OU A L'AQUARELLE.

Votre *Conseiller* vous a réservé pour aujourd'hui une charmante surprise, n'est-il pas vrai, madame ? En ouvrant votre journal, vous saluez d'un gracieux sourire le joli bouquet printanier qu'il vous envoie, et déjà vous songez aux moyens de le reproduire par l'aiguille ou le pinceau. — En ferez-vous un sachet, un écran, le dessus d'un buvard, d'un sultan à mouchoirs, etc. ?

D'abord vous pourrez encadrer votre feuille dans un passe-partout, et, en l'entourant simplement d'un petit filet d'or, vous aurez un fort joli tableau, qu'il vous sera facile de copier ensuite à l'aquarelle.

Si vous désirez le reproduire sur la soie, à la gouache ou à l'aquarelle, pour en faire un écran, vous achèterez un écran de soie blanche tout monté; vous esquissez, légèrement au pinceau, puis vous étendez de l'eau gommée dans toute l'enceinte de l'esquisse; vous laisserez sécher, et vous peindrez ensuite aussi facilement que sur papier Bristol. Vous comprendrez que si je vous conseille d'esquisser d'abord, c'est afin que l'eau gommée ne dépasse pas les limites du dessin, ce qui cernerait sur l'étoffe et serait d'un très-mauvais effet.

L'exécution en broderie à l'aiguille est assez difficile. Je vous conseillerai la moire de préférence au satin; cette dernière étoffe est très-difficile à broder.

Décalez avec grand soin ce bouquet sur le gros de Naples; montez-le sur le métier, et brodez au petit point avec de la soie plate.

Brodez premièrement les teintes les plus larges et revenez ensuite indiquer les ombres ou les clairs, en rentrant vos points dans ceux déjà faits. Pour rendre l'exécution plus facile, vous pourrez supprimer quelques petites nuances, qui ne nuiront pas à l'apparence générale du bouquet.

Vous formerez le cœur des marguerites avec de petits nœuds de soie jaune, et vous entourerez le cœur de la grande marguerite blanche avec plusieurs rangées de nœuds en soie blanche.

Vous broderez votre marguerite entièrement en soie blanche, en disposant vos points en auréole, comme les pétales de la fleur, et vous séparerez ensuite les pétales par quelques longs points bleu pâle ou rose.

Quel que soit le mode de reproduction que vous adoptiez pour ce bouquet, il vous offrira toujours un charmant petit tableau et un travail gracieux et attrayant.

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE LINGERIE.

Nous trouvons, sur la planche dont nous offrons la description, une figure en pied en tenue de nuit du lit pour l'été. C'est d'abord un délicieux petit bonnet à grand fond et passe tournante relevée par des coques superposées; les brides ne se nouent généralement pas: il est bien plus seyant, pour le bas du visage et le cou, que ces brides restent flottantes.

La camisole mérite une sérieuse attention, tant par sa coupe, qui n'a pas l'ombre du rapport avec les anciennes camisoles, lesquelles étaient taillées invariablement sur le grossier patron des sœurs grises, et de je ne sais quelle confrérie, en dehors de nos mœurs et de notre époque. La camisole que nous reproduisons porte sur un de ces corsets du matin, que produisent avec tant d'art et de simplicité tout à la fois les premières maisons de cette spécialité. Cette camisole a quelque rapport avec l'élégant casaque en velours plain, ou ces coquets coins du feu en riches soieries, dont nos belles ont consacré l'usage; elle descend de manière à envelopper les hanches, et la taille se trouve gracieusement enserrée par une ceinture écharpe à pans flottants; les manches progressives sont à double étage de

garnitures; un tablier échelle et une robe de broderie anglaise donnent au jupon un cachet tout particulier de distinction.

Nous recommandons à nos lectrices les deux chemisettes reproduites: l'une est en mousseline des Indes, avec *oscalier* de Valenciennes, disposition qui a l'avantage de conserver un aillage de belle dentelle sans la couper, ce que nombre de dames économes apprécient. La seconde chemisette s'ouvre en cœur très-allongé, et est ornée d'une garniture placée en regard, disposition aussi gracieuse qu'élégante.

Les sous-manches varient de forme à l'infini. Nous osons croire que les deux modèles que nous en donnons auront le bonheur de plaire aux dames. On peut les reproduire en tulle de Bruxelles à application, en mousseline des Indes avec broderie au plumetis.

Les deux bonnets sont de petit format; l'un décrit une pointe Marie-Stuart; il est en tulle de Bruxelles, avec application de rosaces et de fleurs brodées au plumetis.

Le second bonnet se compose d'entre-deux ralliés par des coulisses, dans lesquelles sont passés de petits rubans de satin; coques latérales mélangées de petites brides de veloutine.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

MISES POUR LONGCHAMPS. — Première mise. Capote de taffetas à grand bavolet et coulisses multiples. Robe redingote en satin-foulard, étoffe toute nouvelle; corsage montant, s'ouvrant en cœur allongé. Châle en crêpe de Chine, dessin de Paris, fond vrai Chine. Chemisette à la Feronnaière, en mousseline des Indes, garnie de Valenciennes. Sous-manches bouillonnées, mais de petit format. Ombrelle de gros de Naples, unie et doublée de blanc.

Deuxième mise. Capote de crêpe bouillonné, avec mancinis de tulles assortis, et bouquet de crosses de plumes d'antruche assorties, posé à gauche. Robe de taffetas glacé; corsage plat et à bords festonnés; manches progressives, sous-manches Louis XIV; cinq volants progressifs et festonnés sur la jupe: ces volants sont superposés.

Bracelets helvétiques en velours.

EXPLICATION DE LA 1^{re} PLANCHE DE BRODERIE.

- | | |
|---|-------------------------------------|
| 1. Guimpe d'enfant, plumetis, pour être garnie de Valenciennes. | 11. Fond de bonnet, feston anglais. |
| 2. Petit col de la guimpe. | 12. Irma, plumetis. |
| 3. Coin de mouchoir, feston anglais. | 13. E. T., broderie anglaise. |
| 4. Ecusson, feston anglais, avec les lettres L. D. au plumetis. | 14. Hortense, plumetis. |
| 5. Voilette en application. | 15. Antoinette, id. |
| 6. Louise, plumetis. | 16. Amable, id. |
| 7. Gabrielle, id. | 17. A. C. S., id. |
| 8. Col, feston anglais. | 18. Passe du bonnet. |
| 9. Aimée, plumetis. | 19. L. R. entrelacés, plumetis. |
| 10. L. P., broderie anglaise. | 20. Marie, id. |
| | 21. A. K. entrelacés, plumetis. |

EXPLICATION DU VERSO DE LA PLANCHE DE BRODERIE.

- | | |
|--|---|
| 1. Calotte grecque, soutache ou en point de chaînette. | 5. M. A. C. S., plumetis. |
| 2. Blanche, feston anglais. | 6. M. L., id. |
| 3. Zuline, plumetis anglais. | 7. H. S., id. |
| 4. Elvire, feston. | 8. Patron pour petite casaque d'enfant. |
| | 9. Patron pour petit pantalon d'enfant. |

LOGOGRIPE.

A travers mainte embûche,
Sur mes six pieds je cours.
Sur cinq tu me parcoures.
Sur quatre je trébuche.

Le mot de la Charade du dernier numéro est : VERTIGE.

Le Directeur : **BOUREY.**

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. ET V. PENAUD FRÈRES,
RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, 10.

